

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1963)
Heft: 3

Artikel: Introduction à une sociologie du travail
Autor: Jaccard, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

INTRODUCTION

À UNE SOCIOLOGIE DU TRAVAIL ¹

... Depuis 1951, nous avons tenté à plusieurs reprises de montrer que l'instruction et le travail sont les deux facteurs décisifs et complémentaires de la croissance économique et du progrès social. Si les pays de l'Est, encore retardés il y a vingt ans, se développent à un rythme imprévu, c'est qu'ils ont redécouvert cette vérité élémentaire, trop souvent méconnue aujourd'hui en Occident. En effet, l'accumulation du capital, dont on a tant parlé au siècle passé, et l'innovation, considérée depuis peu comme l'une des forces déterminantes du progrès, ne sont elles-mêmes que le fruit d'un effort conjugué, d'une part, de l'intelligence qui apprend, imagine, prévoit, enseigne, et, d'autre part, de la main qui œuvre, perfectionne et construit.

L'un des premiers philosophes grecs, Anaxagore, avait bien vu ce double aspect du génie humain : « Notre supériorité sur les animaux, écrivait-il, consiste en ce que nous utilisons notre expérience, notre mémoire, notre intelligence et notre dextérité. » En disant cela, il ne faisait que suivre la tradition de l'Hellade ancienne. Le nom de Prométhée, dans le mythe et la tragédie, s'oppose à celui d'Épiméthée, son frère : le premier est par excellence le Prudent, le Prévoyant, tandis que le second est le Maladroit et l'Irréfléchi. Prométhée est non seulement l'inventeur et le praticien, mais encore l'instructeur : son plus haut titre est celui de *didascalos tèknès pasès*, c'est-à-dire « enseignant de toutes les techniques ». De même, dans les écrits homériques, le personnage d'Ulysse est bien davantage qu'un chef de bande rusé et « astucieux ». L'épithète de *polumètis*, qui s'attachait à son nom, répond exactement à la définition que le psychologue

¹ Ouvrage devant paraître aux Editions Payot, Paris, et comportant trois parties : La raison d'être du travail, L'avenir de l'emploi, et Le choix du métier. Voir nos précédentes publications chez le même éditeur : *Politique de l'emploi et de l'éducation* (1957), *Histoire sociale du travail* (1960) et *Sociologie de l'éducation* (1962). Voir aussi *Dignité du travail* (1951) et *Travail et salaire d'après la morale chrétienne* (1951).

Edouard Claparède donnait de l'intelligence : « Aptitude à résoudre des problèmes nouveaux et à dominer des situations nouvelles. » Homme habile, expert dans tous les métiers, Ulysse finit par l'emporter en prestige sur le bouillant Achille, héros courageux mais inconséquent, dernier témoin d'une barbarie héroïque, mais révolue. Enfin rappelons qu'Hésiode, premier moraliste des *Travaux* et, selon René Schaerer, « premier théologien de l'histoire », faisait de l'intelligence la source de l'autorité divine : Zeus est le maître des dieux, non parce qu'il est le plus fort, mais parce qu'il est le plus savant et le plus avisé. De cette tradition, Francis Bacon a tiré son adage sur l'homme : *tantum enim potest quantum scit*, « il peut dans la mesure où il sait », et Goethe sa devise : *Wissen ist Macht*, « savoir, c'est pouvoir ». Peu d'époques ont montré mieux que la nôtre la pertinence de ces maximes.

A nouveau, nous allons nous occuper ici du travail. De tous les facteurs de la croissance économique — J. J. Spengler en a compté jusqu'à dix-neuf — c'est celui qui importe le plus. En effet, sans l'activité laborieuse de tous, l'invention la plus riche, la technique la plus fine et l'instruction la plus soignée restent inefficaces, stériles, véritablement lettre morte. L'exemple de l'ancienne Grèce est encore là pour le montrer. Ce sont les recherches, les découvertes et les applications pratiques de quelques savants qui ont donné ce choc psychologique, créé cette ambiance nouvelle, engendré cette confiance extraordinaire dans les possibilités de l'homme, d'où a surgi toute notre civilisation moderne. Alors chacun travaillait dur et ferme. Au VI^e siècle, les lois de Dracon et de Solon punissaient l'oisiveté. Au temps de Périclès, les poètes et les tragédiens, Eschyle et Sophocle, font l'éloge sans réserve de l'activité et de l'ingéniosité humaines. Socrate, encore, enseigne que « le bonheur d'un homme libre est de se livrer à une occupation utile à laquelle on est qualifié ». Au lieu de cela, Platon, Aristote, Xénophon, trahissant la pensée de leur maître, disjoignent et opposent l'activité de l'esprit et le labeur des mains. Le déclin, puis l'effondrement de la civilisation antique ne tarderont pas, causés en premier lieu par l'extension de l'esclavage, le discrédit du travail et le mépris porté à l'emploi utile des inventions. Le préjugé platonicien restera longtemps si fort que l'Eglise chrétienne, pourtant fondée sur une tradition biblique radicalement différente, s'y soumettra pendant un millénaire. Enfin, un nouveau démarrage, économique et culturel, se manifestera dès le XI^e siècle. A son point de départ, on retrouve les mêmes conditions qui avaient permis le premier élan de la civilisation grecque : rareté et coût de la main-d'œuvre (rendant son prix au travail), intérêt pour le perfectionnement technique (le moulin à eau se généralise en France et en Angleterre), inventions nouvelles (le collier de cheval est appuyé sur

l'épaule et non plus sur la gorge, multipliant ainsi la force de traction des attelages). Bientôt la Renaissance et la Réforme, simultanément, font l'éloge du travail et popularisent l'enseignement, tandis que la science moderne se constitue et prend son essor.

Les moralistes anglo-saxons du XVII^e siècle, formés par le calvinisme, ont été les premiers, de notre temps, à insister sur la prééminence économique de l'effort humain, tant manuel qu'intellectuel. Dans l'introduction qu'il a donnée à sa nouvelle version de l'*Areopagitica* de John Milton, le savant angliciste Olivier Lutaud a fort bien montré comment la plupart des grandes idées modernes, dès 1610, sont sorties de l'effervescence des mouvements non-conformistes, en Grande-Bretagne, « pays socialement en avance d'un siècle sur la France ». Alors, le puritanisme, loin d'être cette hypocrisie moralisante que trop de gens imaginent, est l'expression d'un « mécontentement des forces vives de la nation » contre un pouvoir royal cupide et un épiscopat buté. Les prétendus pères du capitalisme sont plutôt des égaux, des agitateurs, inspirés par un « don-quistisme » qui entraîne les plus hardis vers le Nouveau-Monde. Milton lui-même, en qui l'on ne voit trop souvent qu'un édifiant prédicateur du *Paradis perdu*, est un polémiste redoutable au service de la liberté, de la vérité et du savoir, trois mots-clés qui reviennent sans cesse dans ses œuvres ¹.

Au siècle où Bacon use pour la première fois en Europe des expressions « dignité de la science » et Milton « dignité du travail quotidien du corps et de l'esprit », le pasteur anglais Richard Baxter élabore une morale pratique du travail qui fera la force et la grandeur de l'Occident moderne, quoi qu'en aient dit ceux qui n'en ont retenu que des déformations tardives et abusives. En 1660, dans son austère *Traité du renoncement*, Baxter tonne contre l'oisiveté et la dissipation des riches, ce qui lui vaudra, l'année suivante, sous prétexte de rébellion, l'emprisonnement et la confiscation du peu qu'il possédait. Du travail, il ne dit pas seulement, en théologien, que Dieu l'a voulu pour notre conservation, mais il observe, en psychologue, qu'il est le cadre même de notre nature, *the frame of our nature*, c'est-à-dire la forme ou l'expression normale de toute vie humaine. Bien avant Karl Marx, il déclare que l'homme est un être naturellement actif, fait pour le travail et le plus noble travail : *Man is an active creature, fitted for work and the highest work* ². Cette anthropologie biblique est nouvelle à l'époque : Descartes avait parlé de la « constitution de

¹ MILTON : *Areopagitica*, 242 p. Collection bilingue des classiques étrangers. Aubier, Paris, 1956.

² BAXTER : *A Treatise of Self-Denyall*, chap. XXVII, p. 146-153. London, 1660.

notre nature », mais il n'a jamais pensé qu'à la raison, le travail étant discrédité dans son esprit par la philosophie ancienne. A cet égard encore, la France retardait d'un siècle sur l'Angleterre : Taine, déjà, l'avait dit en 1858, à propos de Descartes et de Bossuet ¹.

En 1690, John Locke, dans son chapitre sur la propriété, ne justifie celle-ci que dans la mesure où elle est mise en œuvre au service de tous. Il s'oppose à la tradition qui faisait de la richesse une sorte de donné naturel non susceptible d'accroissement et ne posant qu'un problème de circulation : « Si nous voulons, dit-il, apprécier correctement la valeur des choses en état d'être utilisées — le pain, le vin et le drap — et distinguer dans leur prix de revient ce qui est dû à la nature et ce qui est dû au travail, nous constaterons que dans la majorité des cas il faut mettre 99 % au compte du travail » ². L'année suivante, un ouvrage posthume de sir William Petty reprend cette « arithmétique politique » et définit pour la première fois le capital comme du travail accumulé. En même temps, il nous est montré pourquoi le laboureur gagne moins que l'artisan et celui-ci moins que le négociant : c'est que ces derniers utilisent dans leur travail des connaissances de plus en plus étendues. Cette interférence de l'instruction et du savoir dans la production de la richesse est encore relevée, vers 1720, par Richard de Cantillon, banquier londonien, dont le mérite sera surtout d'avoir noté l'influence des facteurs démographiques dans le développement des nations. Au milieu du siècle, une véritable théorie de la croissance économique est déjà constituée, à laquelle François Quesnay apporte d'utiles compléments que les historiens signalent aujourd'hui : rôle de la consommation qui est la raison d'être et la fin de toute la production, nocivité du luxe et de la thésaurisation, importance des investissements dans l'expansion de l'économie, etc. ³.

Tous ces éléments se retrouvent dans l'originale synthèse qu'Adam Smith publia en 1776 dans la *Richesse des nations*. Né en Ecosse en 1723, voué par sa mère au sacerdoce, l'auteur était entré à l'âge de dix-sept ans à Balliol College, Oxford, pour y étudier la théologie. Il s'y fit réprimander pour avoir porté plus d'intérêt aux écrits de Hume qu'aux leçons de ses maîtres. Après sept années d'application, renonçant définitivement au service de l'Eglise, il s'en retourna dans son pays natal où il fut tôt appelé à enseigner la philosophie morale. Son

¹ TAINÉ : *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 111-112. Hachette, Paris, 1909.

² LOCKE : *Essai sur la véritable origine, l'étendue et la fin du pouvoir civil*, trad. J.-L. Fyot, p. 88. Paris, 1953.

³ NICOLE MOES : « Y a-t-il une théorie de la croissance chez François Quesnay ? » *Revue d'histoire économique et sociale*, p. 363-376. Paris, XL, 3 (1962).

cours à l'Université de Glasgow comportait quatre parties : la Théologie naturelle, l'Éthique, la Politique et la théorie de l'Utilité, dénommée *Expediency*. L'ouvrage sur *La nature et les causes de la Richesse des nations* n'est rien d'autre que la dernière partie de ce cours, approfondie par un quart de siècle de professorat, d'échanges de vues avec de nombreux écrivains, notamment avec les Physiocrates, et surtout de méditation solitaire. On y retrouve la pensée fondamentale de Calvin sur l'économie et la vie sociale. La base en est l'affirmation de la valeur morale du travail et de l'activité professionnelle, celle-ci conçue comme un service de Dieu et du prochain. Cette définition étroite exclut tout égoïsme, tout accaparement, toute spéculation, tout prix « marchandé sur la tête du client », tout affairisme comme toute dissipation dans le luxe ou les plaisirs. A cet égard, Adam Smith n'est pas loin du baron de Turgot, d'origine écossaise comme lui, et de François Quesnay, dont le « système agricole » est longuement commenté par lui, avec les justes réserves qu'on s'accorde à faire encore aujourd'hui. Smith, fils d'un modeste clerc, s'oppose à Quesnay, fils de paysan, lorsque ce dernier ne veut admettre dans sa classe productive que des agriculteurs et faire du sol l'unique source de la richesse. Dans la *Wealth of Nations*, le travail, valeur morale, est défini comme valeur économique et fondement de toute saine prospérité. La phrase initiale du livre proclame cette conviction du monde anglo-saxon : *The annual labour of every nation is the fund which originally supplies it with all the necessaries and conveniences of life which it annually consumes...* « la somme annuelle de son travail constitue le fonds qui assure à chaque nation les produits de consommation qui sont nécessaires et utiles à son existence ». Ni le sol, ni le climat, ni l'extension du territoire n'expliquent vraiment, dit l'auteur, les différences de développement entre nations : l'abondance et la pauvreté dépendent au premier chef de l'application et de la qualité du travail, c'est-à-dire de la mesure dans laquelle l'effort humain est animé par la pensée, l'adresse et la qualification professionnelle, *the skill, dexterity and judgment with which labour is generally applied*. C'est pourquoi Smith demande avec insistance un élargissement de l'enseignement supérieur, ainsi qu'une instruction meilleure pour le peuple entier, particulièrement pour le travailleur pauvre, *the labouring poor, that is the great body of the people*. Au moment où la Révolution industrielle s'établit en Angleterre, il en discerne les dangers : la division et la mécanisation du travail, sources nouvelles de richesse, vont porter atteinte, au moins chez les ouvriers, à ces trois qualités, *skill, dexterity and judgment*, qui ont fait jusqu'alors la prospérité des « sociétés développées et civilisées ». Pressentant toutefois le caractère transitoire de l'évolution industrielle qui s'amorçait de son temps, Adam Smith maintient sa thèse que le savoir et le travail ne

sauraient être longtemps disjoints. Aussi presse-t-il l'Etat de veiller à l'instruction de tous, *to give public attention to the education of the people*¹.

La pensée fondamentale de Smith se retrouve, avec son nom et celui de Ricardo expressément cités, dans le « système des besoins » élaboré par Hegel, en 1821, dans ses *Principes de la philosophie du droit*. L'auteur définit le travail comme la médiation nécessaire et seule légitime entre les besoins de la vie et leur satisfaction. Moyen et non pas but, le travail a l'aspect d'une libération de l'état de dépendance dans lequel vit l'animal. A cet égard, il est une activité heureuse que limite seulement « la résistance infinie de la matière à devenir la propriété de la volonté libre ». Toutefois Hegel voit deux périls dans le développement industriel de son temps. D'une part — il l'avait déjà dit en 1806 — « l'Etat social s'oriente vers la complication indéfinie des besoins, des techniques et des jouissances, laquelle n'a pas plus de limite que la différence entre le besoin naturel et le besoin artificiel. Cela entraîne le luxe qui est en même temps une augmentation infinie de la dépendance et de la misère ». D'autre part, la division du travail rend celui-ci « toujours plus mécanique et, à la fin, il est possible que l'homme en soit exclu et que la machine le remplace »². On sait que le jeune Marx, vingt ans plus tard, retiendra toutes ces observations, mais qu'il s'opposera, dans sa *Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel*, aux remèdes proposés par le maître : différenciation des classes sociales, propriété privée du sol, autorité de l'Etat et de ses fonctionnaires.

Pendant un siècle et demi, les économistes bourgeois ont disserté sur l'importance relative de la nature, du travail et du capital, donnant la priorité tantôt à la première, mais plus souvent à la dernière de ces composantes du dynamisme social. Sur ce point, la thèse de Smith, affirmant la primauté du travail humain, paraît seule justifiée. Sans doute, la fertilité du sol, la douceur du climat et l'extension du territoire sont des bienfaits inestimables, mais ils ne sont pas des facteurs déterminants du progrès. C'est en effet sur des terres ingrates que se sont développées les sociétés les plus actives de l'histoire. D'autre part, l'échec des investissements dans la plupart des pays sous-développés nous éclaire sur le rôle, assurément nécessaire, mais non décisif, du capital. Ce qui est essentiel, c'est le zèle au travail, le désir de s'instruire, le goût du risque et le sens de la solidarité. Sans

¹ A. SMITH : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 1776. Introduction et Livre V, chap. I, art. II : « The Expenses for the Education of Youth ».

² HEGEL : *Principes de la philosophie du droit*, trad. J. Hyppolite, par. 189-208. Paris, 1940. Cf. *Notice* du traducteur, p. 17.

cela, les plus grands avantages resteront inexploités : richesses naturelles, essor démographique, apport de fonds étrangers, missions culturelles. Alfred Sauvy rejoint aujourd'hui Adam Smith lorsqu'il écrit que « les pays surpeuplés du Tiers-Monde, paradoxalement, manquent moins de capitaux que d'hommes, étant bien entendu qu'il s'agit d'hommes d'une qualification suffisante » et, cela va de soi, animés d'une suffisante ardeur au travail ¹.

Contemporain de Hegel, le Genevois Sismondi corrige comme ce dernier une interprétation que l'on donnait déjà, croyons-nous, à tort, à la pensée de Smith : aucune entrave, disait-on, ne devrait être apportée à l'activité des entrepreneurs qui enrichiraient la nation en s'enrichissant eux-mêmes. En 1819 déjà, dans ses *Nouveaux Principes d'économie politique*, publiés à Edimbourg, Sismondi précise : « Nous professons, avec Adam Smith, que le travail est la seule origine de la richesse, que l'économie est le seul moyen de l'accumuler, mais nous ajoutons que la jouissance est le seul but de cette accumulation. » Or cette jouissance des fruits du travail appartient à tous et il ne convient pas que certains jouissent de l'oisiveté grâce au labeur des autres. Aux affairistes, il rappelle que « la nation accumule pour que chaque individu ait le repos nécessaire pour développer ses facultés intellectuelles et pour que quelques-uns, dans le nombre, ennoblissent la nature humaine » (savants, artistes, écrivains, etc.) ².

Depuis lors, seuls des indépendants, pour ne pas dire des réprouvés, ont défendu la thèse centrale de Smith sur la primauté du travail : Saint-Simon et Proudhon, en France, et surtout Marx, Londonien d'élection. Si bien que c'est dans le socialisme du XIX^e et le communisme du XX^e siècle, dont l'hostilité à la religion est notoire, que s'est perpétué l'enseignement biblique sur la valeur positive du travail et de la vie active, lorsque celle-ci est mise vraiment au service de tous. Marx, instruit dans son enfance de la Torah et des Prophètes de l'Ancien Testament, paraît bien avoir puisé l'essentiel de sa pensée économique et sociale aux mêmes sources que Luther, Calvin, Milton, Locke et Smith. Comme ces derniers, il a retenu de la Genèse le précepte du Créateur : « Croissez, multipliez et assujettissez la nature. » Sa conception du travail « socialement utile » est conforme à celle des Réformateurs. En revanche, il se sépare d'eux dans son exaltation du prolétariat souffrant et bientôt triomphant, théorie nouvelle, encore que visiblement inspirée du messianisme hébreu. Alors que les chrétiens ont reconnu en Jésus de Nazareth le Maître et le Sauveur des hommes, Marx attribue ces titres et ces pouvoirs à la masse humiliée

¹ A. SAUVY : « Evolution récente ». *Le Tiers-monde, sous-développement et développement*, p. XXI. Paris, 1961.

² SIMONDI DE SISMONDI : *Nouveaux Principes...* 3^e éd., t. I, p. 66 et 83. Genève, 1951.

des travailleurs d'usine, en donnant à l'idée de rédemption un sens purement temporel.

Cette divergence radicale n'empêche pas Marx de suivre, dans son analyse des faits économiques, la méthode de recherche et l'inspiration des moralistes protestants de langue anglaise, allemande ou française. Reprenant de Hegel les trois termes de la phrase initiale de Smith (les besoins, le travail, la satisfaction), il définit le progrès dans une société saine comme une spirale ascendante, entraînée par le mouvement perpétuel de ces trois facteurs biologiques fondamentaux. Le marxiste Henri Lefebvre, à qui nous avons emprunté l'image de la spirale, résume comme suit le processus normal du développement économique : le besoin suscite le travail et permet la jouissance en l'objet produit ou l'œuvre créée, mais à son tour la jouissance éveille de nouveaux besoins que le travail seul permettra de satisfaire ¹. C'est bien ce que Marx a retenu de Quesnay, Smith et Hegel : la fin de l'économie et le critère de la civilisation, c'est la jouissance légitime des biens terrestres. « Le principe de la société civile, dit-il, est la capacité de jouir » ². Il n'est pas fait ici mention du capital, car ce dernier, dans la pensée marxienne, n'est que le fruit d'une spoliation, au bénéfice des classes dirigeantes, des jouissances dues aux travailleurs. Bien plus, l'accumulation des capitaux privés aurait brisé le mouvement naturel des trois facteurs constitutifs de la vie et aurait engendré le monstrueux régime de l'aliénation. On peut différer d'avis sur ce dernier point, sans pour cela méconnaître la justesse du schéma de Marx, définissant la fonction médiatrice du travail. En effet, c'est l'accaparement démesuré des biens matériels, par une minorité, qui est funeste économiquement et répréhensible moralement. Le capital, qu'Adam Smith décrivait simplement comme « le fonds constitué par le travail annuel d'une nation », joue un rôle nécessaire dans le développement de l'économie, à condition toutefois qu'il réponde, comme l'a dit Smith, aux besoins de tous les consommateurs.

Cette dernière réserve a été malheureusement ignorée par le grand capitalisme, dès le début du XIX^e siècle. Plus exactement, le libéralisme économique de l'époque s'est persuadé que l'enrichissement de quelques-uns était la condition du bonheur de tous. Dès lors, le travail n'eut plus de vertu que dans la mesure où il permettait, par l'épargne et la frugalité, la formation du capital. Il faut lire à ce sujet les *Harmonies économiques* que Frédéric Bastiat, « représentant du Peuple à l'Assemblée législative », dédia en 1850 à la jeunesse

¹ H. LEFEBVRE : « Psychologie des classes sociales », dans le *Traité de Sociologie*, publié sous la direction de G. Gurvitch, t. II, p. 372. Paris, 1960.

² K. MARX : « Critique de la philosophie de l'Etat, de Hegel », *Œuvres philosophiques*, trad. J. Molitor, t. IV, p. 160 et 168. Paris, 1935.

française, et qui eurent un immense retentissement dans les milieux bourgeois jusqu'à notre siècle. Cet ouvrage porte en épigraphe quatre mots qui en disent long sur l'assurance de l'auteur : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est ici ! Voici la conclusion du chapitre VII : « A quelque point de vue que l'on se place, que l'on considère le capital dans ses rapports avec nos besoins qu'il ennoblit, avec nos efforts qu'il soulage, avec nos satisfactions qu'il épure, avec la nature qu'il dompte, avec la moralité qu'il change en habitudes, avec la sociabilité qu'il développe, avec l'égalité qu'il provoque, avec la liberté dont il vit, avec l'équité qu'il réalise par les procédés les plus ingénieux, partout, toujours, et à la condition qu'il se forme et agisse dans un ordre social qui ne soit pas détourné de ses voies naturelles, nous reconnâtrons en lui ce qui est le cachet de toutes les grandes lois providentielles : l'harmonie »¹.

Laissant au moraliste et au philosophe la tâche indispensable, mais périlleuse, de définir les principes d'équité sur lesquels doit s'édifier la société humaine et d'établir l'utilité, la valeur et la légitimité des institutions, le sociologue évitera de s'engager dans les controverses où s'affrontent les partisans et les adversaires des différents systèmes politiques ou sociaux. Avec Francis Bacon, qu'on loue d'avoir établi, en 1605, la première « charte des sciences humaines », il s'occupera seulement « de ce que les hommes font et non de ce qu'ils devraient faire », *to write what men do and not what they ought to do*². C'est en suivant cette règle que John Graunt, drapier de Londres, institua la recherche démographique en publiant, en 1662, ses *Natural and Political Observations, made upon the Bills of Mortality*. La révérence que les Anglais et les Ecossais ont toujours montrée à l'égard de la religion frappe d'autant plus qu'ils ont été les premiers à en faire l'étude selon les méthodes de l'histoire naturelle. Avec la même simplicité et la même rigueur, ils ont étudié les mœurs, le gouvernement

¹ Page 241 de l'édition originale. Bruxelles, 1850. Voir aussi la page 221, où l'auteur exalte ces « belles harmonies de la mécanique sociale instituée par Dieu ». A Lausanne, le philosophe Charles Secrétan défend dans les mêmes termes la légitimité de ce « surplus qui permet à quelques-uns de vivre par le travail du plus grand nombre », s'écartant, sans même s'en douter, de l'ancienne tradition réformée dont il se réclame. Voir, par exemple, son *Précis élémentaire de philosophie*, p. 223, Lausanne, 1868, sur « La loi du travail ». Cf. notre étude : « De Calvin à Charles Secrétan », *Cahiers protestants*, 45, 1, p. 33-38, Lausanne, 1961 (commentaire à un essai récent du professeur Edmond Grin).

² *Advancement of Learning (Works VI, p. 327)*, cité à l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de F. Bacon, par le défunt titulaire de la chaire de sociologie de l'Université Columbia, New York, ROBERT K. MERTON : « Scientific Discovery, a Chapter in the Sociology of Science », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 105, 5, p. 471 (oct. 1961).

et la vie sociale. C'est ainsi qu'ils ont été les vrais initiateurs de la sociologie scientifique, bien avant Saint-Simon, Marx, Comte, Le Play et Durkheim. Si nous avons parlé de Locke, de Petty et d'Adam Smith dans cette introduction, c'est qu'ils ont, en particulier, posé les fondements de la sociologie du travail, en donnant non seulement à cette science sa méthode, mais encore à son objet sa première définition. Aussi peut-on s'étonner que le professeur Henri Bartoli, artisan dans la ligne d'Emmanuel Mounier, d'une « reconstruction de la science économique à partir du travail », n'ait dit qu'un mot de Smith et rien de ses prédécesseurs ¹. Tel n'est pas le cas du marxiste Pierre Naville qui rejoint Petty et Smith lorsqu'il écrit les lignes suivantes, au début du monumental *Traité de sociologie du travail* que Georges Friedmann et lui viennent d'éditer avec le concours d'une vingtaine de collaborateurs : « Le travail, considéré comme le soubassement sur lequel s'appuie le développement (et qui motive aussi l'extinction) des sociétés, est le mode social le plus profond de *persévérance dans l'être*, pour parler comme Spinoza, puisque sans lui ni production, ni reproduction, ni surtout élargissement des moyens de vivre, ne sont concevables. C'est ce qui fait de la sociologie du travail une des branches capitales de la sociologie et, jusqu'à un certain point, celle qui commande les autres avant de recevoir de celles-ci leur apport » ².

Une question, soulevée déjà par Hegel, se pose encore aujourd'hui : le progrès technique ne va-t-il pas démonétiser en quelque sorte la valeur économique et morale du travail, mise en évidence, dès les premiers temps de la Révolution industrielle, par Locke, Petty, Smith et leurs continuateurs ? Récemment, Jean-Pierre Faye, qui a le tort, disons-le en passant, d'expliquer l'activisme puritain selon la thèse erronée de Max Weber (« le travail, seul signe temporel garantissant l'élection personnelle et la certitude du salut »), a cru pouvoir prédire que « la notion de valeur-travail » (et, par suite, « la civilisation industrielle que l'Europe occidentale a construite par l'accumulation continue du travail en capital et par l'innovation discontinue de l'entrepreneur ») « atteindra sa limite dans l'histoire économique et technologique au moment où le travail social se trouvera complètement expulsé de la fabrication, de la production directe : elle s'annule dans une économie de l'automatisation » ³.

Cette vue de l'avenir est aussi mal fondée que le jugement porté par l'auteur sur le passé. D'abord l'automatisation, dont nous examinerons

¹ H. BARTOLI : *Science économique et Travail*, 308 p. Travaux de l'Université de Grenoble, IX. Dalloz, Paris, 1957.

² Tome I, p. 37. Paris, 1961.

³ J.-P. FAYE : « Marx et la théorie du développement », *Revue d'histoire économique et sociale*, t. 38, 3. p. 337. Paris, 1960.

les effets sur l'emploi, ne paraît introduire qu'une accélération brusque du séculaire développement du machinisme. Ce qui est nouveau et décisif dans l'évolution industrielle d'aujourd'hui, c'est plutôt la découverte de sources d'énergie infiniment plus puissantes que celles dont nos prédécesseurs ont disposé. Quoi qu'il en soit, rien ne permet d'imaginer que l'homme cessera un jour de travailler. Déjà ses besoins augmentent plus vite que ses capacités de production. Ce qui va changer, c'est la nature de ces besoins : lorsque les matériels seront couverts (il faudra du temps pour qu'ils le soient dans le Tiers-monde), une demande infinie de récréations, de services ou de biens immatériels animera la vie économique. Adam Smith, toujours dans sa phrase initiale, distinguait déjà ces deux ordres de besoins lorsqu'il parlait des *necessities and conveniences of life*. Parallèlement, les modalités du travail changeront de plus en plus et c'est pourquoi le choix du métier ou de la profession devient un des problèmes majeurs des responsables de l'éducation. L'homme de demain travaillera autrement que le paysan d'hier et l'ouvrier d'aujourd'hui. Le labeur contraint fera plus large place à l'activité libre et spontanée. La part de l'esprit l'emportera sur l'effort corporel, sans d'ailleurs que la dextérité de la main devienne moins nécessaire que la vivacité de l'intelligence. L'instruction scolaire et professionnelle, qui est aussi une forme de travail, la plus méconnue, hélas, et souvent la plus ingrate, devra prendre une extension dont les parents ne se doutent guère aujourd'hui. Enfin, « l'éducation continue », par quoi l'on entend le perfectionnement obligatoire ou volontaire de l'adulte, en toutes matières de culture ou d'activité, occupera bien des heures du loisir accru dont jouiront nos après-venants. En effet, la seule conséquence inéluctable de l'automation est le raccourcissement de la durée de l'emploi industriel, dans la semaine, l'année et ce qu'on appelle la « vie de travail ». Notons que cette dernière notion couvre déjà une réalité plus étendue que la vie professionnelle, car on doit y inclure au moins toutes les activités préparatoires ou conjointes à la pratique du métier. Bref, il faut s'attendre à ce que le travail humain soit touché dans les formes, d'ailleurs en perpétuelle évolution, qu'il a prises depuis l'époque de l'artisanat, mais on ne voit pas qu'il soit ou qu'il puisse être atteint dans sa nature profonde, dans les fonctions diverses qu'il remplit dans la vie individuelle et sociale. Nous parlerons de ces dernières longuement dans cet ouvrage, mais nous croyons en avoir assez dit déjà pour montrer que la « valeur-travail », si clairement analysée autrefois par les auteurs anglo-saxons, restera toujours le facteur déterminant, non seulement du progrès économique et social, mais encore du développement de la civilisation.

PIERRE JACCARD.